

## Congrès AFSP Strasbourg 2011

### ST 2 : Penser le changement international

**Benjamin Brice**  
**EHESS-CESPRA**  
**benjamin.brice@gmail.com**

#### *L'inédit et le constant : Raymond Aron, penseur du changement international*

*Ce texte vise à présenter la pensée de Raymond Aron sur la question du changement international. Ce dernier articule l'inédit et le constant dans une perspective originale, qui le fait sortir de l'opposition classique entre réalisme et idéalisme. Pour lui, les relations interétatiques ont connu des transformations profondes avec le mouvement de la Modernité, principalement le développement économique et la modification des idées. Il existe donc des changements importants dont l'analyste doit tenir compte lorsqu'il fait des comparaisons historiques. Cependant, le changement n'est pas total : la nature politique de l'homme n'a pas varié depuis les temps anciens. C'est elle qui explique pourquoi, malgré tous les espoirs, ni la guerre ni la violence n'ont disparu de l'histoire.*

#### *The new and the constant: Raymond Aron, a thinker of international change*

*This text aims to introduce the thought of Raymond Aron on the issue of international change. He articulates the new and the constant in an original perspective, which allow him to avoid the standard opposition between realism and idealism. For him, the interstate relations have undergone profound changes with the movement of Modernity, mainly economic development and ideas change. So significant changes do exist and the analyst must keep this fact in mind while considering historical comparisons. However, that is not an overall change: man's political nature is now the same as it was in ancient times. This nature is the reason why, despite all the hopes, neither war nor violence has disappeared from history.*

## **L'inédit et le constant : Raymond Aron, penseur du changement international**

Dans le champ des relations internationales, Raymond Aron n'a jamais eu une place considérable. On peut dire qu'il fait désormais partie des auteurs classiques, ceux qui sont plus souvent cités que lus<sup>1</sup>. L'intérêt limité qu'il suscite tient sans doute principalement à deux raisons. Premièrement, Aron n'a pas écrit de théorie des relations internationales, ce qui semble conférer un aspect préscientifique à son grand ouvrage sur le sujet, *Paix et guerre entre les nations* ; il n'y présente aucun paradigme explicatif. Deuxièmement, Aron semble très difficile à classer parmi les canons de la discipline. Et s'il est habituellement associé aux réalistes, cet appariement ne va pas sans qualification<sup>2</sup>.

Raymond Aron a écrit un nombre impressionnant de livres, d'articles et d'éditoriaux sur les sujets les plus divers ; il s'est intéressé à l'ensemble des sciences de l'homme, animé par un appétit généraliste qui impressionne, parlant avec compétence de philosophie, de science politique, de sociologie ou d'économie. Mais il serait sans doute possible de dire que l'un des centres de gravité de sa pensée est la question de l'inédit et du constant : qu'est-ce qui change dans l'histoire humaine et qu'est-ce qui ne change pas ? Comment lier le mouvement historique et l'action des hommes ? Le monde prend-il parfois nouveau visage, ou bien a-t-on affaire continûment aux mêmes questions, voire aux mêmes réponses ? Telles sont les grandes interrogations qui donnent leur impulsion aux analyses de Raymond Aron sur l'histoire en train de se faire. C'est à ce titre que sa pensée semble particulièrement utile pour appréhender la question immense et passionnante du changement international, question à laquelle il répond peut-être de manière originale.

### ***Réalistes et idéalistes face au changement international***

La présentation scientifique de cette section thématique évoque particulièrement deux chercheurs, Robert Gilpin et Alexander Wendt, proposant chacun une théorie du changement international. Pour généraliser, au risque de caricaturer un peu, le premier représente la compréhension réaliste du monde, le second celle idéaliste. Robert Gilpin distingue trois niveaux de changement, dont le plus profond est le changement de système (*systems change*). Sous cette catégorie, on retrouve par exemple le déclin des cités grecques ou bien la naissance des États-nations, c'est-à-dire des bouleversements de très grande ampleur. Voilà comment Gilpin explique l'origine de ces changements : « [...] à divers moment et dans différents contextes, les individus et les groupes croient qu'une forme politique plutôt qu'une autre est la plus

---

<sup>1</sup> Cela est encore plus vrai dans le monde anglo-saxon, centre de gravité de la discipline. Il y a 15 ans, Bryan Paul Frost pouvait déjà dire du grand ouvrage de Raymond Aron : « Although *Peace and War* is often hailed as a classic in perfunctory footnotes citing the seminal works on realism, it is doubtful whether more than a handful of students seriously studies it. For all intents and purposes, Aron's great work is probably 'more quoted than read' today. » (« Raymond Aron's *Peace and War*, Thirty Years Later », *International Journal*, Vol. 51, No. 2, Spring 1996, p. 340).

<sup>2</sup> Ainsi, lors d'une journée d'études intitulée « Penser la guerre, Raymond Aron » (le 4 juin 2010 à l'EHESS), Dario Battistella a parlé d'un *réaliste néo-classique* et Gwendal Châton d'un *réaliste hétérodoxe*.

adaptée pour avancer leurs intérêts. »<sup>3</sup> La question qui se pose alors est de déterminer pourquoi cette transformation survient à tel moment et dans telle situation. Le motif du changement, lui, est connu, il s'agit d'une adaptation aux intérêts. Gilpin avait explicité auparavant sa conception de l'homme : « Dans ce livre, nous supposons que la rationalité n'est pas historiquement ou culturellement déterminée, mais que les individus dans toutes les sociétés passés et présentes cherchent à accomplir leurs intérêts et leurs buts par les moyens les plus efficaces possibles. »<sup>4</sup> Cependant, comme ces intérêts et buts naissent dans un environnement social donné, le théoricien doit se servir à la fois des approches économiques et sociologiques. Mais la rationalité économique reste centrale, et si les passions religieuses et politiques ont pu jouer un grand rôle à d'autres époques, ce n'est désormais plus le cas. Cela amène Gilpin à dire que « Les facteurs et les motifs économiques sont les éléments universels de la conduite des États et du changement politique international. »<sup>5</sup> ; la situation qui s'impose à tous, c'est la conscience de la rareté, le calcul commun est celui des coûts et des bénéfices.

Fondamentalement, il est possible d'avancer que le monde ne change pas. Nations, cités et empires ne sont que les meilleures configurations de la puissance dans une conjoncture donnée, mais les motifs qui animent les hommes et les unités politiques demeurent toujours les mêmes. Dès lors, on aperçoit sans cesse les traits identiques derrière l'apparente variété des phénomènes historiques. En conclusion, Gilpin reconnaît l'existence de trois défis contemporains à la compréhension réaliste du monde : les armes nucléaires, l'accroissement de l'interdépendance économique et l'avènement d'une société mondiale.<sup>6</sup> Après avoir analysé successivement ces trois remises en cause, il délivre un verdict qui ne surprendra pas : « Les armes nucléaires n'ont pas rendu le recours à la force non pertinent ; l'interdépendance économique ne garantit pas que la coopération prévaudra sur le conflit ; une communauté mondiale avec des valeurs et une perspective communes n'a pas encore remplacé l'anarchie internationale. »<sup>7</sup>

Lorsque l'on se tourne vers Alexander Wendt, on aborde un univers fort différent. Si le premier paraissait un peu figé, celui-ci pourrait donner le tournis. Pour Wendt, l'erreur des réalistes est de mettre trop l'accent sur l'immutabilité des intérêts et des identités. Or, les acteurs de la politique internationale sont le résultat de constructions sociales<sup>8</sup>. Si les réalistes mettaient l'accent sur le constant, Wendt, lui, souligne la possibilité du nouveau. Il s'en explique en définissant les deux principes phares du constructivisme, « les structures de l'association humaine sont déterminés principalement par des idées partagées plutôt que par des forces matérielles » (idéalisme), et « les identités et les intérêts d'acteurs déterminés sont construits par ces idées partagées plutôt que donnés par nature. » (holisme).<sup>9</sup> Dès lors, le champ des possibilités s'ouvre vertigineusement. Puisque les relations internationales dépendent en grande partie des représentations que les hommes en ont, il suffit de transformer ces dernières pour que l'on puisse imaginer un monde tout à fait différent. Ainsi, l'appel à l'expérience des siècles prend un tout autre sens : ce n'est plus une sage limite à la démesure des hommes, mais une entrave importune au progrès de l'humanité.

<sup>3</sup> Robert Gilpin, *War and Change in World Politics*, Cambridge University Press, 1981, p. 42.

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. xii.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 68 et p. 67.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 213.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 230.

<sup>8</sup> Alexander Wendt, *Social Theory of International Politics*, Cambridge University Press, 1999, p. 4.

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 1.

Dans la théorie d'Alexander Wendt, le « changement structurel » est avant tout « changement culturel », et non pas nouvelle configuration de la puissance. Au gré des interactions, les identités et les intérêts se modifient ; tel est le processus qui permet d'envisager une mutation radicale des relations internationales.<sup>10</sup> Ainsi, Wendt reconnaît qu'il existe une situation d'anarchie, mais il précise qu'il y en a trois versions selon la manière dont chaque entité se pense par rapport aux autres : le système hobbesien se compose d'ennemis, celui lockéen de rivaux, celui kantien, enfin, d'amis. L'apparition d'un ordre international radicalement différent de celui qu'on connaît n'a donc rien de chimérique<sup>11</sup>.

Cette présentation au pas de course ne fait certainement pas justice aux nuances de la pensée des deux auteurs, et donne un aspect trop monolithique à l'opposition consacrée entre réalisme et idéalisme. Cependant, la question de l'inédit et du constant semble une assez bonne ligne de partage entre théoriciens. Pour les uns, la matière historique se recompose sans cesse, mais ressurgit sous une forme directement reconnaissable ; pour les autres, les transformations peuvent être révolutionnaires et la marche du progrès n'a rien d'une fable. Cette introduction permettra de faire ressortir la spécificité de Raymond Aron dans son approche du changement international, et la manière dont il articule l'inédit et le constant.

### *L'inédit*

L'homme moderne a le sentiment étrange d'une accélération de l'histoire. Les générations sont séparées les unes des autres par de larges fossés, les siècles par des abîmes démesurés. On ne comprend plus guère les hommes des autres époques et l'on en viendrait à se demander si ce sont nos semblables qui s'activaient dans ces temps reculés. Les différences avec les ordres anciens, avec l'ère des cités ou bien celle des empires, paraissent si importantes que l'on a quelque peine à savoir par où commencer. Comme il s'agit d'appréhender le changement international, le plus légitime sera peut-être de partir d'un contraste massif concernant la guerre et de s'en servir comme fil conducteur : celle qui fut toujours une activité appartenant au train accoutumé des choses humaines semble maintenant un anachronisme à éradiquer. Comme le rappelle Aron, la légitimité de la guerre était constamment allée de soi : « Dans les civilisations supérieures, la conduite de la diplomatie a toujours impliqué l'éventualité d'un recours à la guerre comme à un moyen normal et légitime de résoudre les conflits. »<sup>12</sup> Or désormais, la guerre n'est plus l'expression nécessaire de la condition politique de l'homme, l'image paradoxale de son humanité, elle est devenue un mal absolu qu'il faut abolir. Ce pourra être la mise en place d'une ingénieuse mécanique institutionnelle, le dénigrement des passions guerrières, la conversion des cœurs ou la redéfinition des représentations humaines ; dans tous les cas l'objectif sera la paix perpétuelle.

Le mouvement qui a bouleversé notre interprétation du monde humain est immense, il s'agit du mouvement moderne. Il conviendra donc de n'en dégager que certains aspects intéressants les relations internationales, et de se demander s'ils participent de l'inédit ou du constant. Commençons par ce qui paraît nouveau. Dans le monde de la Guerre froide, une similitude entre les deux Grands frappe Raymond Aron : « Croissance économique et citoyenneté universelle caractérisent également les régimes dits de démocratie populaire et les régimes

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 314 et p. 316.

<sup>11</sup> *Ibid.*, pp. 257-258. Wendt met toutefois en garde les plus exaltés : il n'existe pas de *nécessité historique* à l'avènement de l'anarchie kantienne (*ibid.*, p. 311).

<sup>12</sup> Raymond Aron, *Les sociétés modernes*, Paris, PUF, 2006, p. 897.

dits de démocratie occidentale. »<sup>13</sup> Les deux régimes antagonistes de l'après-guerre reconnaissent également deux faits majeurs de la modernité : la légitimité de la citoyenneté de tous et les bienfaits de la révolution du commerce et de l'industrie. Cela conduit ceux que Raymond Aron appelle légitimement des *frères ennemis* à caresser une même espérance, celle de voir disparaître un jour la guerre. La grande rivalité de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle ne doit pas nous cacher ce qui rapproche les États-Unis et l'URSS et les distingue des unités politiques du monde ancien.

Le premier fait<sup>14</sup> est celui de la croissance économique qui recouvre de nombreux phénomènes liés : la révolution du commerce, le développement technologique, l'industrialisation, l'urbanisation, etc. Aron ne cherche pas à faire la généalogie de ces diverses transformations, mais il nous aide à sentir comment celles-ci révolutionnent les relations internationales. Deux principaux traits peuvent être mis en avant. Le premier concerne l'influence de l'industrie sur les armes. Le progrès technologique apporte au combat des ressources inédites et déterminantes, comme on le voit tous les jours. Cela induit de puissantes métamorphoses sociologiques : les valeurs martiales ne sont plus capables de balancer l'apport de l'industrie et déclinent ; des hommes courageux et unis sont désormais balayés par les canons, les avions et les chars. Aron le souligne : « Il n'y a pas de grande armée moderne sans une grande industrie. »<sup>15</sup> Alors qu'il fallait autrefois choisir entre cité commerçante et cité militaire, entre l'ordre et la prospérité, les plus grandes victoires du XX<sup>e</sup> siècle ont été remportées par un peuple de commerçants encadrés par des ingénieurs. Et Hitler fut le premier à ne pas comprendre que les temps avaient changés, et qu'un pays sans tradition militaire pouvait néanmoins l'emporter<sup>16</sup>. Cette révolution considérable a produit de nombreuses erreurs d'appréciation chez ceux qui manient les comparaisons historiques mais ne voient pas que l'on est passé du monde de la juste mesure à celui du mouvement. Platon et Aristote cherchaient le volume naturel que devait prendre la cité, nous sommes aujourd'hui en quête du taux de croissance le plus élevé<sup>17</sup>. Il y a là une sorte de prodige qui ne peut laisser indifférent : la force militaire dépend désormais de l'industrie, de la technologie et du commerce. Jadis le législateur devait choisir entre le bien-être et la sécurité, aujourd'hui l'un ne va plus sans l'autre ; les peuples anciens devaient être vertueux pour ne pas disparaître, nous n'avons désormais qu'à suivre notre intérêt économique pour tenir en respect nos voisins.

En outre, le miracle libéral ne s'arrête pas là, et le deuxième trait est celui qui a soulevé les plus ardents espoirs dans le cœur des penseurs modernes. À notre époque, les maux que les hommes se font entre eux perdent toute utilité ; plus encore, le méchant se punit lui-même. En effet, le butin, l'esclavage et la conquête ne rapportent plus, ils sont devenus des absurdités économiques. Il est beaucoup plus rentable d'investir dans le travail productif que de risquer sa fortune dans quelque pillage incertain. Le produit de la main-d'œuvre servile ne permet plus même de rembourser le coût de son entretien, parce que les économies modernes ont besoin de travailleurs qualifiés. Or instruire et former des esclaves, c'est leur donner les moyens de ne plus l'être. Les conquêtes, enfin, engendrent des dépenses que n'équilibrent

<sup>13</sup> Raymond Aron, *Dimensions de la conscience historique*, Paris, Plon, 1961, p. 264.

<sup>14</sup> La séparation des deux faits (croissance économique et citoyenneté universelle) a une visée didactique, et elle laisse de côté toutes les filiations complexes. Notre propos n'est pas de présenter une articulation systématique des éléments qui composent l'interprétation moderne des affaires humaines, mais de mettre en exergue certains des traits qui ont eu une grande influence sur les relations internationales.

<sup>15</sup> Raymond Aron, *Paix et guerre entre les nations*, Calmann-Lévy, 2004, p. 75.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 105 et p. 74.

<sup>17</sup> *Ibid.*, pp. 219-220.

plus les gains. La meilleure illustration de cela n'est-elle pas celle de l'Allemagne et du Japon qui connurent la prospérité une fois que l'empire leur fut arraché ?<sup>18</sup>

Le second fait évoqué par Raymond Aron est, pris largement, celui d'un changement des *idées historiques*. Aron nous dit que deux idées nouvelles sont apparues avec la Révolution française : « l'égalité juridique des membres de la collectivité, l'aspiration des gouvernés à faire partie d'une communauté de leur choix, d'une communauté qui fût leur. »<sup>19</sup> Ces deux idées changent grandement la nature des relations entre unités politiques comme le montre la décolonisation. La première idée permet aux colonisés de dénoncer le double langage des métropoles qui professent l'idéal démocratique sans le respecter, et la seconde offre un cadre nouveau à l'expression de leur colère, l'aspiration nationale fédérant le mécontentement. Le temps des peuples indifférents à l'origine du souverain est révolu, désormais *les masses sont partout potentiellement actives*<sup>20</sup> et elles n'hésiteront pas à prendre les armes pour se faire entendre. Une des conséquences est qu'en ces siècles, la force militaire n'a qu'une faible portée politique face à des populations hostiles. Si les conquêtes sont aujourd'hui si coûteuses, ce n'est pas seulement grâce au système de l'économie moderne, c'est aussi que nos idées ont changé : l'élan des grandes conquêtes se brise sur les passions nationales. Qui veut un empire doit dorénavant se préparer à une guerre sans fin. Enfin, l'organisation internationale actuelle représente l'incarnation des idées nouvelles : chaque unité politique est censée constituer une nation, a le droit à l'autodétermination et possède les mêmes droits et la même dignité que les autres. Pour couronner le tout, la guerre, vestige des temps anciens, est mise peu à peu hors-la-loi.

Les deux principaux faits que nous avons étudiés (économie moderne et changement dans les idées historiques) constituent de véritables nouveautés dans le train des affaires humaines et ils peuvent éveiller en chacun l'attente d'un progrès. La prospérité économique va de pair avec la paix, la légitimité démocratique se répand partout, les peuples n'acceptent plus les maîtres étrangers et la diffusion des idées ne connaît plus de frontières. C'est pourquoi, peut-être pour la première fois de l'histoire, la guerre a cessé de nous apparaître comme inhérente à la vie des hommes. Elle n'est plus le mal nécessaire qu'il faut limiter, la voilà désormais le problème dont on cherche la solution. L'économie moderne pointe vers la paix par le commerce, les nouvelles idées historiques vers la paix par le droit ou la paix par la démocratie. Dans tous les cas, un optimisme inédit s'est levé. Il reste pourtant à comprendre pourquoi la paix paraît encore si lointaine et pourquoi les guerres modernes ont été si terribles.

Nous traiterons la première question dans la partie consacré au constant. Pour la deuxième, il faut reconnaître que le ciel de l'inédit connaît lui aussi les nuées. La guerre fut longtemps le privilège de classes particulières, auxquelles on pouvait adjoindre mercenaires ou vagabonds. Dans de telles conditions, les opposants s'épuisaient bien avant de s'anéantir. En revanche, « La conscription, la levée en masse, la mobilisation totale des ressources matérielles, humaines et spirituelles appartiennent à l'essence de la société moderne, industrielle mais aussi démocratique. »<sup>21</sup> Par ailleurs, l'avènement des nouvelles idées a eu pour corollaire la naissance des idéologies, qui modifièrent grandement les relations entre États : un compromis devient une trahison et la reconnaissance de l'adversaire une capitulation. En outre, le désir effréné de la paix perpétuelle par les idéologies a creusé un écart important entre l'idéal et la réalité, l'idéal démocratique et pacifique et la réalité toujours imparfaite. Cet écart pro-

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 206.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 506.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 239 et p. 305.

duit une *incitation permanente à l'hypocrisie*,<sup>22</sup> qui donne un tour particulier aux relations interétatiques contemporaines. Il existe des guerres, voire même des agressions, mais seulement en vue du bien de l'humanité. Les Athéniens ne cherchaient pas d'excuses à leur brutalité : puisqu'ils étaient capables de posséder un empire, ils y avaient droit. Dorénavant, nous n'acceptons plus que les intentions pures et décentes ; chacun doit donc s'autoriser de l'histoire ou bien de la morale pour agir. Et Aron dit gentiment : « Les croisés n'ont jamais passé pour des messagers de paix. C'est à notre époque qu'ils ont dessiné une colombe sur leur blason. »<sup>23</sup>

Il ne faudrait pas croire cependant que Raymond Aron ne voit dans le phénomène nouveau des idéologies que le masque éternel d'intérêts bien plus vils. Il rend cela très clair lorsqu'il reproche à certains réalistes de ne pas savoir distinguer l'URSS de la Russie tsariste. La politique étrangère de ces deux régimes peut présenter des similitudes, mais il ne faut pas manquer ce qui les sépare. L'URSS interprète le monde selon un système historique particulier qui promet la paix et la prospérité au terme de l'aventure humaine. Cependant le salut passe par des voies déterminées dont les institutions soviétiques présentent le modèle. La politique étrangère soviétique se trouve donc au service d'un but grandiose, et Staline, par exemple, « n'a probablement jamais tenu son pouvoir pour personnel, il l'imaginait incarnation du parti, du prolétariat, de l'histoire. »<sup>24</sup> On peut comprendre que ces enjeux démesurés (rien de moins que le bonheur perpétuel du genre humain) puissent justifier les moyens les plus extrêmes, c'est pourquoi l'URSS n'a pas hésité à se montrer d'un cynisme et d'une cruauté dont les ministres du tsar ne se seraient pas rendus coupables. D'une manière générale, « les diplomates traditionnels s'en tenaient à un machiavélisme modéré. Tous les moyens n'étaient pas bons parce que certains semblaient moins immoraux qu'inconvenants, indignes d'un homme bien né. »<sup>25</sup> C'est parce que les Soviétiques visaient des fins sublimes qu'ils s'émeurent peu des moyens à mettre en œuvre et usèrent sans hésitation d'un machiavélisme extrême. Aron parlera donc d'un régime *tactiquement machiavélique et stratégiquement idéologique*.<sup>26</sup> Le caractère inédit des idéologies ne fait donc pas de doute. Les relations internationales en seront d'ailleurs largement altérées, puisque le droit des gens tolère désormais, en temps de paix, le choc entre systèmes philosophiques concurrents, et le recours aux méthodes de la subversion.

Une autre explication de la cruauté des guerres contemporaines tient au processus de rationalisation qui accompagne le mouvement moderne : les hommes d'aujourd'hui sont « capables de faire abstraction de la morale et des coutumes pour penser l'action guerrière en termes de pure efficacité. »<sup>27</sup> Ce qui jadis mettait un frein à la violence, c'est-à-dire la tradition ou le sens de l'honneur, est désormais dénigré, la seule tâche du soldat-ingénieur n'est plus que de chercher rationnellement quels sont les moyens à mettre en œuvre en vue d'une fin déterminée (généralement la victoire, absolue de préférence). La barbarie et la déshumanisation ne sont pas des inventions modernes, mais le XX<sup>e</sup> siècle pourrait bien remporter la palme, sans préjuger bien sûr de ce que pourrait être un conflit majeur à l'âge atomique. Ce n'est pas que les hommes soient devenus pire, c'est qu'ils sont maintenant plus savants.<sup>28</sup> L'inédit a donné naissance à une conjoncture admirable dans laquelle le travail et la liberté

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 555.

<sup>23</sup> *Ibid.*, pp. 162-163 et p. 281.

<sup>24</sup> Raymond Aron, *Les sociétés modernes, op. cit.*, pp. 924-925 et p. 930.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 926.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 917.

<sup>27</sup> Raymond Aron, *Paix et guerre entre les nations, op. cit.*, p. 164.

<sup>28</sup> *Ibidem*, p. 755 et p. 767.

rapportent plus que la guerre et l'esclavage ; toutefois, lorsque les hostilités éclatent malgré tout, le caractère industriel et démocratique de notre époque rend tout à fait rationnel les procédés les plus terribles, comme le bombardement des villes et des usines. Nommer les processus nouveaux progrès ne doit pas nous masquer l'ambivalence des transformations. Raymond Aron, quant à lui, ne manque jamais de rappeler que le progrès de la rationalité est loin d'avoir rendu les hommes plus raisonnables.<sup>29</sup>

### ***Le constant***

Il y a donc bien de l'inédit dans l'histoire des hommes, comme le soulignent ces processus qui ne se retrouvent pas dans les annales anciennes. Les relations internationales en sont fortement affectées et l'observateur doit bien garder cette évolution à l'esprit pour ne pas s'aventurer à comparer imprudemment ce qui ne se compare pas. Ce que l'on pourrait appeler de manière générique le mouvement de la Modernité a donné aujourd'hui naissance à un système diplomatique qui, pour la première fois, couvre la planète entière, et Aron parlera ainsi d'*histoire universelle*. Peut-être serait-il même possible d'apercevoir les linéaments d'une conscience humaine à l'échelle de l'humanité.<sup>30</sup> Mais demeure tout de même un mystère, notre question directrice, pourquoi la guerre aujourd'hui encore ? Après avoir tenté de nous éloigner le plus qu'il est possible des rivages anciens, il nous faut regarder maintenant en arrière pour découvrir le constant. Alors, nous verrons si la rive est encore visible et si son aspect nous reste familier.

Au risque de décevoir, le constant se résume en un mot : l'homme. Et plus précisément, la nature politique de l'homme. Lorsqu'il analyse l'histoire, lorsqu'il cherche à comprendre ce qui change et ce qui ne change pas, lorsqu'il étudie les causes et évalue les responsabilités, Raymond Aron revient inlassablement aux hommes et aux motifs qui guident leur action. Les grandes théories abstraites et générale, telle celle du déterminisme climatique, lui paraissent receler un pouvoir explicatif beaucoup trop étroit.<sup>31</sup> Pour le dire autrement, Aron prend très au sérieux le pouvoir causal des acteurs politiques et la marge de liberté qu'ils détiennent ; le monde humain ne peut se laisser réduire à des forces indomptables ou à des mécanismes nécessaires, les choix des hommes demeurent déterminants. Dès lors, pour trouver ce qui met en mouvement l'histoire, il faut tenir compte de ceux qui agissent et ne jamais négliger les *passions éternelles qui définissent la nature de l'homme*.<sup>32</sup> Malgré tous les changements, malgré le caractère inédit des relations internationales actuelles, les passions *éternelles* de l'homme pèsent encore de tout leur poids sur le cours des événements. C'est pour cette raison que Raymond Aron s'intéressera tant à Thucydide : son récit de la Guerre du Péloponnèse met en lumière les différents aspects de la nature de l'homme et garde sa pertinence aujourd'hui encore. L'atmosphère n'est pas la même, les circonstances diffèrent grandement, mais la matière historique reste reconnaissable car l'élément humain ne change pas.

Parler de passions au pluriel constitue presque une bravade en un temps où l'on affirme bien souvent qu'il n'en existe qu'une, à savoir la passion économique. D'un auteur à l'autre elle peut se teinter de soif de pouvoir ou de désir de sécurité, mais on reconnaît généralement que le moteur de l'action humaine est l'intérêt. En expliquant tout par un seul mot, on peut espérer détenir enfin un outil de quantification qui fera des relations internationales une véri-

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 598 et p. 739 et *passim*.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 378, p. 741 et p. 769.

<sup>31</sup> *Ibid.*, pp. 202-203.

<sup>32</sup> Raymond Aron, *Dimensions de la conscience historique*, *op. cit.*, p. 33.

table science. Toutefois, armé de telles prémisses, la lecture du passé ne laisse qu'une alternative, ou bien les hommes ne sont plus les mêmes et la variété de leurs affects s'est considérablement réduite, ou bien Thucydide et ses semblables s'abusaient, et, à trop rester à la surface des phénomènes humains, ils n'ont pas vu qu'ils donnaient des noms multiples au même objet. Aron a tendance à ne pas accepter les explications nouvelles : « Théories et doctrines à la mode, en notre siècle, sont économiques. », ou encore « Comme notre civilisation accorde la primauté au travail, savants et idéologues s'imaginent volontiers qu'ils découvrent des forces profondes et mystérieuses quand ils expliquent par des causes économiques le cours de l'histoire diplomatique. »<sup>33</sup>

Cette explication économique du monde humain s'achoppe tout de même à un sérieux problème : puisque les guerres ne sont plus rentables pourquoi n'ont-elles pas disparu ? Les commentateurs embarrassés répondront instinctivement : *par intérêt* ; et il est plaisant de constater que la notion d'intérêt s'impose comme seule explication de la guerre au moment même où les hommes n'ont précisément plus intérêt à la faire : « les interprétations économiques des conflits semblent d'autant plus à la mode qu'elles sont plus contestables. »<sup>34</sup> Pour redonner sens aux passions, Raymond Aron va prendre comme cas d'étude la colonisation française en Afrique dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Pourquoi la France s'est-elle lancée dans cette aventure guerrière ? Les idéologues diront qu'il lui fallait de nouveaux espaces. Mais Aron constate que l'espace ne manque pas et qu'il est plutôt paradoxal de voir dans ce pays « la coïncidence du déclin démographique et de l'expansion impériale ». <sup>35</sup> Certes, les marxistes et la droite impériale s'accordent sur les bénéfices de l'affaire : « taux de profit plus élevé, garantie de débouchés pour les produits manufacturés, ravitaillement assuré en matières premières ». <sup>36</sup> Mais Aron donne raison aux libéraux qui dénonçaient la colonisation comme une aberration économique, et il réfute l'argumentaire léniniste liant capitalisme et impérialisme. D'une part, les colonies africaines d'acquisition récente n'absorbent qu'un faible pourcentage du commerce extérieur de la métropole, d'autre part il n'y a pas de véritable corrélation entre prise de souveraineté et investissement : la France place des capitaux dans des pays indépendants et ses colonies n'en reçoivent pas toujours. <sup>37</sup> En conclusion, les conflits entre grandes puissances ne s'expliquent pas par la fatalité impériale du capitalisme, mais par l'existence d'une rivalité entre unités politiques, phénomène aussi ancien que l'histoire.

Si l'on veut comprendre la colonisation de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il faut revenir aux causes politiques traditionnelles et Aron pense notamment à l'amour des honneurs, au plaisir de la domination : « Il ne suffit pas que l'empire soit économiquement stérile pour que les peuples ou ceux qui parlent en leur nom renoncent à la gloire de régner. »<sup>38</sup> Aujourd'hui encore, les hommes veulent imposer leur volonté aux autres, non pas seulement en vue de l'abondance ou de la sécurité, mais comme une fin en soi. La soif de grandeur reste un puissant motif de l'action dont il faut tenir compte si l'on veut comprendre les relations internationales. Les libéraux s'empresseront de dire que les tentatives impériales sont tout à fait irrationnelles. Cela est vrai si l'homme rationnel cherche avant tout à maximiser son bénéfice économique ; cela est faux si l'homme rationnel vise la puissance de sa communauté ou *la*

<sup>33</sup> Raymond Aron, *Paix et guerre entre les nations*, *op. cit.*, p. 694 et p. 247.

<sup>34</sup> *Ibidem*, p. 260.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 228.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 269 et pp. 276-277.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 279.

*capacité d'agir sur le déroulement de l'histoire.*<sup>39</sup> Peut-être doit-on regretter que l'homme ne soit pas assez raisonnable pour mépriser la *vaine gloire*, sans doute serait-on bien naïf de croire que le ressort principal de l'action humaine réside dans la cupidité. L'humanité décrite par Thucydide, animée par un mixte instable de passions discordantes, comme la peur, la colère, l'avidité, la soif des honneurs, la volonté de l'emporter ou l'amour de la justice, cette humanité demeure essentiellement la même que la nôtre, même si nous faisons face à des situations inédites.

Le manque de clarté sur les motifs de notre action exigerait une étude à part entière, nous nous en tiendrons à deux remarques explicatives. Les colonialistes du deuxième XIX<sup>e</sup> siècle doivent faire face à deux séries de critiques. La première, celle des libéraux, ceux qui ont pris la mesure du changement économique, les oblige à justifier l'utilité des conquêtes pour le commerce et la prospérité. La seconde, celle des moralistes, c'est-à-dire ceux qui ont compris l'ampleur de la transformation des idées historiques, contraint les colonialistes à mettre en avant la mission civilisatrice de l'empire<sup>40</sup>. Ceux qui cherchent absolument des explications économiques à la colonisation tardive auraient tort de s'appuyer sur cette défense bancroche. En tentant de masquer des motifs humains qui n'ont désormais plus droit de cité, alors qu'ils étaient autrefois légitimes, elle nous indique bien plutôt l'écart entre les relations internationales traditionnelles et celles d'aujourd'hui. La deuxième remarque concerne la *déception historique* que constitue la 1<sup>ère</sup> Guerre mondiale, les espoirs déçus appelant à toute force des coupables. « Beaucoup d'hommes ordinaires avaient, comme maints sociologues, cru à la vocation pacifique des sociétés modernes, bourgeoises, industrielles ou capitalistes. Parce que le type social passait pour favorable à la paix, le régime militaire pour les uns, le régime économique pour les autres, devait être à l'origine du grand massacre. »<sup>41</sup> L'erreur des plus optimistes est d'avoir associé la guerre aux passions économiques, d'avoir cru que les hommes se battaient uniquement pour faire du butin, et cette erreur est reprise et propagé par ceux qui cherchent derrière tous les conflits contemporains un secret appât du gain. Pour comprendre la guerre, et découvrir pourquoi elle ne s'est toujours pas éteinte, Aron nous suggère plutôt de nous tourner vers le constant, vers ces passions politiques qui, hier comme aujourd'hui, aiguillonnent les âmes et soulèvent les cœurs.

Comme nous l'avons vu, Raymond Aron accorde une grande importance à la révolution du commerce, transformation inédite dans le champ des relations internationales. Mais celle-ci ne doit pas masquer un phénomène constant : la primauté de la politique dans la vie humaine. Lorsqu'il évoque la question du développement, Aron met en garde les dirigeants occidentaux contre ce qu'il appelle le *marxisme inversé* ou le *marxisme élémentaire* : l'industrialisation des pays pauvres ne les conduiront pas *nécessairement* à adopter les structures politiques occidentales. Ce serait là croire que les facteurs économiques déterminent les institutions politiques.<sup>42</sup> Or l'important écart entre les régimes des deux grandes puissances industrielles de la Guerre froide montre qu'il n'en est rien. Au contraire, c'est la possibilité du développement économique qui dépend de l'existence d'une unité politique, c'est l'économique qui dépend du politique. Ainsi, pour espérer qu'un pays se développe il faut d'abord qu'il y ait un peuple, c'est-à-dire des hommes ayant le projet de vivre ensemble et acceptant une même autorité. Croire, par exemple, que l'économie (ou bien le droit) puisse permettre de donner naissance à une nation nouvelle est une vue de l'esprit. Aron, sur le sujet, est sans ambiguïté : « Une nation est toujours le résultat de l'histoire, une œuvre des

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 206.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 263.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 303.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 511 et p. 518.

siècles. Elle naît à travers les épreuves, à partir de sentiments éprouvés pas les hommes, mais non sans action de la force, force d'une unité politique qui détruit les unités préexistantes, ou force de l'État qui met au pas les régions ou les provinces. »<sup>43</sup> Les éléments déterminants de l'histoire diplomatique demeurent aujourd'hui encore les unités politiques, par l'intermédiaire desquelles les hommes agissent, et dont la naissance, la dissolution ou la transformation s'accompagne toujours d'une forme ou d'une autre de violence.<sup>44</sup> Pour importants que soient les bouleversements économiques et juridiques, la primauté revient encore, dans le monde contemporain, aux facteurs politiques.

### *L'impossibilité d'une théorie*

Cette articulation du constant et de l'inédit, conduit Aron à adresser des critiques à la fois aux réalistes et aux idéalistes. Ceux-ci se donnent la partie trop facile en construisant un monde dans lequel rien n'est fixe, dans lequel les passions des hommes sont infiniment malléables, dans lequel la violence peut être congédiée par le commerce, la démocratie ou le droit. L'expérience des siècles ne doit pas arrêter la pensée, mais les réflexions qui ne s'appuient pas sur elle se condamnent à errer. Ceux-là, les réalistes, ont sans doute raison de dissiper les illusions de leurs contemporains et de les rappeler sur terre, cependant ils ont tort de ne pas prendre assez au sérieux l'inédit, qui bouleverse les relations internationales, et ils se trompent quand ils réduisent l'action des hommes à la recherche de la puissance, de la sécurité ou du gain. Ultimement, les réalistes succombent à un moralisme qui fait pièce à celui des idéalistes : ils détestent autant la guerre que les autres et s'ils semblent parfois quelque peu effrontés, c'est parce qu'ils sont convaincus que leurs adversaires rendent les conflits beaucoup plus douloureux qu'ils ne pourraient l'être. Ils se prêtent donc à une *condamnation morale du moralisme*.<sup>45</sup> Raymond Aron remarquera, par exemple, que Morgenthau représente une sorte de *croisé du réalisme*, et qu'il tend à confondre théorie et praxéologie, c'est-à-dire compréhension du monde et règles de conduite : « Invoquer l'intérêt national, c'est une manière de définir non une politique mais une attitude, de polémiquer contre les idéologues de la paix éternelle, du droit international, de la morale chrétienne ou kantienne [...]. »<sup>46</sup>

Un autre élément distingue Raymond Aron des penseurs les plus célèbres des relations internationales : l'absence de théorie. La première partie de *Paix et guerre entre les nations* s'intitule bien *Théorie*, mais le lecteur n'y trouvera pas son compte. L'auteur présente des concepts facilitant l'analyse (système hétérogène ou non, bipolarité et multipolarité, etc.), mais il ne formule aucune théorie prédictive, il ne dévoile aucun schème du devenir, il ne détermine aucune loi du changement. Le plus souvent, il rappelle plutôt au lecteur que tout dépend des circonstances et qu'on ne peut juger les situations internationales qu'au cas par cas.<sup>47</sup> Mis à part la mise en évidence de quelques régularités, la prose de Raymond Aron s'attache surtout à réfuter les théories existantes et exercer le jugement sur des exemples précis. C'est pourquoi son grand livre de relations internationales apparaîtra comme présicientifique à ceux qu'anime la quête des certitudes. Ce choix d'écriture procède pourtant de la réflexion et non d'un goût particulier pour l'anecdote : Aron ne croit pas qu'il soit possible d'élaborer une théorie des relations internationales.

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 297.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 715.

<sup>45</sup> Raymond Aron, *Une histoire du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Plon, 1996, p. 341.

<sup>46</sup> Raymond Aron, *Paix et guerre entre les nations*, op. cit., p. 586.

<sup>47</sup> *Ibidem*, p. 156.

Il s'en explique notamment dans un article intitulé *Qu'est-ce qu'une théorie des relations internationale*. Ainsi, la science politique ayant beaucoup de retard sur ses camarades, *l'impatience de progrès* incite les chercheurs à élaborer des théories, sans toujours bien distinguer ce qui les différencie des types idéaux ou des régularités observées empiriquement.<sup>48</sup> Comme l'indique Aron, il est possible de construire une théorie générale de l'économie grâce à l'abstraction de l'*homo oeconomicus*, qui présente une certaine pertinence dans des conditions données de marché. Dans ce cas, l'acteur parfait cherche à maximiser une certaine quantité, rendue aisée à calculer par le truchement de la monnaie : toutes les envies sont convertibles en argent. Mais lorsqu'on cherche à construire une semblable abstraction pour le diplomate, on se trouve rapidement dans l'impasse : les fins poursuivies dans les relations internationales sont trop diverses et trop mobiles pour être réduites à un dénominateur commun.<sup>49</sup> Les diplomates, les États, les hommes, courent après des buts politiques incommensurables et changeants : ils préfèrent parfois la sécurité à la liberté, parfois l'indépendance à la simple survie, ils ne veulent pas mourir, mais il arrive qu'ils choisissent la mort plutôt que le reniement de leur vérité ou la perte de leur honneur, ils veulent la prospérité, et pourtant ils abandonnent quelquefois confort et tranquillité pour jouir du plaisir de régner. La liste est sans fin, et l'on ne peut analyser le choix des acteurs qu'en les reliant à des circonstances. Même une notion aussi évidente, au premier abord, que celle de survie se révèle très ambiguë à propos d'une unité politique : s'agit-il de la conservation du régime et de ses valeurs ? de la sauvegarde du pays en tant que tel ? de la protection de la vie des populations ? Chaque définition conduira à des décisions fort différentes.<sup>50</sup> L'univers des relations internationales, comme le monde politique ne peut être approché uniquement d'un point de vue formel, il faut également comprendre le sens que les hommes donnent à leur comportement. La théorie qui chercherait des critères objectifs de classification et qui en viendrait à ne plus voir de différences entre un Napoléon et un Hitler, par exemple, manquerait sans doute son objet. De même pour celle qui ne saurait plus faire la différence entre l'assassinat et la mort au combat.<sup>51</sup>

Le cours de l'histoire est en partie soumis aux circonstances et en partie soumis aux hommes. Des circonstances il est possible de tirer certaines règles, mais en respectant deux conditions. D'abord reconnaître qu'elles sont multiples et que si l'observateur doit tenir compte de la géographie et du nombre, il ne peut faire abstraction des régimes et des formes politiques ; les conditions matérielles ne prennent un sens qu'en rapport avec les idées historiques. Ensuite, garder à l'esprit que ces diverses circonstances n'ont qu'un pouvoir causal limité et que le dernier mot revient aux hommes. Ceux-ci seront plus ou moins raisonnables, plus ou moins rationnels, plus ou moins éclairés, plus ou moins passionnés, mais ils resteront toujours des hommes. Il va sans dire que l'équilibre de leurs affects varie grandement au cours de l'histoire : le point d'honneur semble désormais ridicule, la guerre abominable et l'intolérance le vice le plus odieux. Pourtant, aujourd'hui encore, les hommes et les États se vengent quand on leur manque de respect, trouvent mille justifications pour partir au combat et sont parfois prêts à tout sacrifier pour imposer leur conception de la vie bonne, régime ou religion. Ce constat ne doit pas conduire au pessimisme, et n'abolit pas la possibilité du progrès. Il existe des ordres politiques meilleurs que les autres, permettant un plus grand épanouissement des facultés humaines ou réduisant le volume global de la violence, et chacun doit s'efforcer de travailler à les promouvoir. Cependant il existe des bornes à l'inédit, et la nature politique des hommes, c'est-à-dire le constant, doit nous rappeler qu'un univers sans guerre ni violence ne serait sans doute plus un univers humain.

<sup>48</sup> Raymond Aron, *Les sociétés modernes*, op. cit., p. 853.

<sup>49</sup> *Ibidem*, p. 855. Voir aussi Raymond Aron, *Paix et guerre entre les nations*, op. cit., p. 100-102.

<sup>50</sup> Raymond Aron, *Paix et guerre entre les nations*, op. cit., p. 586.

<sup>51</sup> *Ibidem*, p. 585 et p. 327.

L'articulation du constant et de l'inédit par Raymond Aron invite à la fois à l'espérance et à la modération : ce qui change, le *procès*, peut laisser présager un progrès dans les affaires humaines, ce qui ne change pas, le *drame*, invite à garder le sens des réalités. Pour penser le changement international, Aron propose donc cette dialectique du procès et du drame qui constitue non pas une théorie, mais un outil d'analyse permettant de tempérer un peu l'opposition trop convenue entre réalisme et idéalisme.<sup>52</sup> En prenant au sérieux les hommes et la vie humaine, il fait plus encore, il permet de sortir d'une alternative autrement dangereuse, celle qui ne laisse le choix qu'entre cynisme et idéologie. Les cyniques ne voient aucun sens à l'histoire humaine, les idéologues en connaissent les ressorts, la direction et l'aboutissement. Ceux-là n'aperçoivent plus ni bien ni mal, ceux-ci mettent des majuscules à chaque terme et affûtent leurs armes pour le dernier combat. La modération de Raymond Aron se révèle alors particulièrement salutaire : « L'homme aliène son humanité et s'il renonce à chercher et s'il s'imagine avoir dit le dernier mot. »<sup>53</sup>

---

<sup>52</sup> Raymond Aron développe ce thème dans sa conférence intitulée *L'aube de l'histoire universelle*.

<sup>53</sup> Raymond Aron, *Dimensions de la conscience historique*, *op. cit.*, p. 45.